

COLLEGE BERTHELOT

En dépit des sérieux et méticuleux préparatifs que la solennité de l'événement avait largement justifiés, en ces premiers jours d'Octobre 1943, l'entrée d'André en sixième prit rapidement une allure de déroute.

Raoul et Thérèse, pourtant, l'avaient accompagné. Pour des raisons oubliées, ils étaient arrivés en retard de quelques minutes et la cloche avait déjà expédié les élèves dans leurs salles de classe.

La séparation en fut précipitée et l'émotion accrue. Il y eut ici des larmes et là des sanglots ; rapides, car le concierge entraîna vite André dans les couloirs et les escaliers, encore plus sinistres d'être vides, jusqu'à la salle de classe de 6ème A. Il y restait une place, dans la troisième rangée, au quatrième banc. Sous la houlette d'une jeune professeur de français en jupons - quelle différence avec Monsieur MANGINOT - les élèves remplissaient la traditionnelle fiche d'identification..

La deuxième épreuve de cette première journée de collège vint le soir, au dortoir. Comme les quatre autres dortoirs de l'internat, celui d'André était situé au quatrième et dernier étage du bâtiment, ce qui en faisait, en quelque sorte, la résidence des pensionnaires ; en effet, avec les batteries de lavabos, les dressoirs et l'infirmerie, ils l'occupaient entièrement.

Ses fenêtres mansardées donnaient sur la rue des Récollets et, par dessus les toits rouges, sur la prison Saint Michel. Il abritait les plus jeunes élèves, ceux de sixième, maladroits et perdus, et ceux de cinquième qui, s'étant empressés d'occuper les meilleures places, manifestaient la supériorité de leur ancienneté par une arrogante assurance.

Le lit du surveillant, dans l'angle, n'était séparé des autres que par deux fins rideaux blancs.

C'est à ce moment là qu'André réalisa vraiment qu'il aurait à passer tout le trimestre ici, sans retourner dans sa famille. A onze ans, c'est une assez réelle épreuve. La lumière éteinte, cette perspective prit des allures d'infini ; comme un vertige, la solitude l'étreignit à le glacer tout entier et c'est la gorge bien serrée et douloureuse qu'il finit ce soir là par s'endormir, tard, très tard.

Mais vite, les journées s'enchaînèrent aux journées jusqu'à la routine. La cloche que sonnait Léo, l'homme de peine du collège, en rythmait imperturbablement les pulsations : étude, petit déjeuner, cours, récréation, cours, fin des cours, déjeuner...

Pour les quelque cent pensionnaires, en cette période d'occupation du territoire par l'armée allemande et de pénuries, la nourriture prit rapidement le pas sur les études dans la hiérarchie de leurs

préoccupations. La ration quotidienne de pain, distribuée le soir, ne passait guère le cap du petit déjeuner

. Pour le reste, il fallait bien s'accommoder d'un ordinaire qui n'avait d'exceptionnel qu'une honnête quantité et une grande régularité ; au point que le céleri en sauce pouvait revenir sur la table deux fois dans la même journée. Il y avait aussi quelques compléments issus de colis familiaux : pots de confitures et saucissons jalousement cadenassés dans des cantines personnelles entreposées dans une sorte de cave que Léo n'ouvrait qu'une fois par jour, à la fin des cours, pour le goûter. Le vrai chocolat y était rarissime et une barre de Menier ne pouvait s'obtenir que contre cinq barres de son ersatz à la saccharose : le marché noir, déjà !

En Décembre, cependant, le froid prit le relais de la nourriture dans les soucis des internes. En effet, sans être des plus rigoureux, l'hiver 44 ne fut pas des plus cléments : l'attribution de charbon n'ayant permis que deux semaines de chauffage, le collège se calfeutra, les élèves s'emmitouflèrent et finirent tout de même par s'enrhumer tous. Car c'est le moment que choisit la Royal Air Force pour venir, de nuit, taquiner la région. Il n'y eut certes, tout de suite, que peu de bombes, et même pas du tout, mais de nombreuses alertes qui précipitaient chaque fois tous les pensionnaires dans les caves.

Tous ces soucis, ajoutés aux travaux scolaires, occupaient l'esprit. Suffisamment pour que le spleen du début n'y trouvât point un terrain de culture trop favorable et, comme la plupart de ses camarades, André retrouva rapidement le bon niveau de sérénité nécessaire à son nouveau mode de vie.

Rythmé au carillon, il était par ailleurs réglé par des rites précis, solidement ancrés dans des traditions d'une atone banalité. Réveil à six heures, été comme hiver, samedis et dimanches compris. Monsieur VAYSSIE, le surveillant général lui même, faisait tous les jours le tour des dortoirs siffler aux lèvres ; malheur à celui qui, dans l'instant, ne sautait pas de son lit : la sanction, immédiate et sans appel, se traduisait toujours par une colle pour le jeudi ou le dimanche suivant. Sept ans de ce régime forge les habitudes !

Comme cette rude cérémonie du réveil, les multiples appels quotidiens faisaient partie des rites. Appels de contrôle au début des cours ; pas vraiment systématiques, mais au hasard des humeurs des professeurs, plus pour débusquer les paresseux que pour s'inquiéter des vrais malades. Appels sur le perron, pour la distribution du courrier :

- MOLIMARD, présent ; DAURE, présent ; SUTRA... SUTRA...et alors, SUTRA, on dort ? Vous viendrez dans mon bureau chercher votre lettre après déjeuner.

Dérisoire et insupportable punition pour quelques secondes de distraction.

Appels du concierge, au début des récréations: - BURGAUD, ROUCH, DUFFAUT...au parloir.

Et chacun de se précipiter, de bousculer l'autre, pourtant son meilleur ami, pour ne rien perdre du peu de temps que pouvaient durer ces furtives visites de la famille, coincées entre deux cours.

Appel des internes autorisés à sortir...

Car la porte s'ouvrait sur un tout petit bout de liberté, une fois par semaine : une fois sur deux le samedi soir, après les derniers cours, une fois sur deux le dimanche matin, à 11 heures. Le retour était impérativement fixé et surveillé: à 17 heures ou à 19 heures, selon le cas, constaté par la remise au concierge du bulletin de sortie, sous peine de sanction dont la plus naturelle et la plus courante était la suppression de la prochaine sortie.

Car beaucoup ne sortaient pas : ceux qui habitaient trop loin ou qui n'avaient pas de moyens de transport compatibles avec les horaires du collège, qui n'avaient pas de "correspondant" en ville, ou encore ceux qui étaient punis.

A l'époque, les trente kilomètres qui séparaient le bourg de FRONTON de TOULOUSE le rendaient inaccessible. Mais André bénéficiait du privilège d'avoir un "correspondant", Monsieur BELLAVAL qui, les rues ne devant probablement pas être assez sûres, devait venir le chercher au collège. Il arriva bien sûr que Monsieur BELLAVAL se déplaçât pour rien, pour cause de colle inopinée qui retenait ce jour là André au collège, le destinant à la promenade dominicale organisée. En rang par deux, sous la surveillance d'un pion qui mesurait à son aune les grandeurs et les servitudes de sa charge, la cohorte des exclus de sortie, sur le coup de treize heures, mettait généralement le cap vers le sud : Empalot ou les bords de la Garonne, du côté de Pouvoirville ; parfois l'île du Parc Toulousain, où le futur Stadium Municipal, dont la construction avait été interrompue par la guerre, offrait un fabuleux terrain de jeux.

Un jour, les grands réussirent à circonvenir le surveillant, qui accepta le risque de faire entrer tout le groupe dans un cinéma discret, à condition qu'ils paient la place des jeunes et qu'ils garantissent le plus grand secret à l'aventure. Ce qui fut fait. On y jouait "Premier Rendez-vous", avec Viviane ROMANCE ; le sel voulut qu'on y montrât la promenade d'un collège de filles !

Cependant, la rugosité quotidienne des conditions de vie du pensionnat, singulièrement aggravée par tous les effets du rationnement, finit par avoir raison de la résistance des internes ; il y eut des malades et, avant la fin de l'hiver, l'infirmerie fut pleine, en dépit de l'instauration d'une thérapeutique dissuasive qui consistait à décourager les simulateurs en imposant systématiquement à tous les consultants une diète préventive d'au moins vingt quatre heures.

Et la carcasse d'André, qui n'était pas des plus robustes, bien avant son moral, fléchit. Le professeur de gymnastique fut le premier à s'en apercevoir et il l'en avertit dans une interpellation qui privilégia la franchise à la délicatesse :

- Hé, vous...tenez vous droit ! A vingt ans, vous finirez tubard !

André prit l'apostrophe comme un coup de fouet. Il se jura ce jour là qu'il n'en serait rien et il prit la ferme résolution de défier le prof sur son propre terrain en se lançant dans la pratique du sport avec autant de sérieux qu'il avait déjà engagé ses études. Mais, en attendant, dans les jours qui suivirent, il fut très fortement mis à mal par une série inquiétante d'hémorragies nasales ; à l'infirmerie, les conditions d'accueil ignorant les diagnostics particuliers, d'intermittentes, les hémorragies devinrent aussitôt quasiment permanentes : le jeûne guérit mal l'anémie.

Heureusement, son père vint vite le récupérer et, n'hésitant pas à exhumer pour la circonstance un remède familial qui avait largement fait ses preuves, lui prescrivit, à doses mesurées, un mélange de bon vin et de quintonine.

Ainsi rétabli, André put atteindre les vacances de Pâques pour parfaire sa convalescence. Mais dès la fin de ces vacances, les événements extérieurs se précipitèrent. Depuis quelque temps, des messages de la Résistance étaient épinglés sur la face externe d'une porte donnant dans la cour de récréation. Bien que manuscrits, leur origine restait très mystérieuse. Ils appelaient notamment les grands, à qui les allemands imposaient depuis peu l'enseignement de leur langue, à une désobéissance larvée, donnaient quelques nouvelles interdites en provenance de LONDRES, et bravaient tout simplement l'ordre de l'occupant. - Les violettes reflouriront trois fois...

Ce "message personnel" capté par les initiés sur les ondes d'outre-manche prévint de l'imminence d'un bombardement de TOULOUSE. La direction du collège prit alors en quelques heures la décision d'organiser des cours par correspondance, de renvoyer les internes chez eux et de fermer le collège.

Dans la nuit qui suivit, de l'autre côté de la Garonne, la Poudrerie fut sévèrement atteinte par les bombes de la RAF et le collège lui même y perdit nombre de vitres et quelques pans de mur. On sut plus tard que Monsieur VAYSSIE, par son engagement dans la Résistance, avait su décoder le message de Radio LONDRES annonciateur du raid anglais. L'origine des messages manuscrits n'en fut pas pour autant tout à fait éclaircie, mais elle y perdit un peu de son mystère.

L'organisation de l'enseignement par correspondance, conçu dans la presse, pêcha par son manque de rigueur. Elle eut pour principale conséquence d'allonger cette année là les grandes vacances de deux mois.

Puis ce fut les vacances effectives, marquées par les échos du débarquement en Normandie et le départ des troupes allemandes.

Des jardins de la Gendarmerie, André vit un soir un officier haranguer les soldats, rassemblés au garde à vous sur le foirail ; dans la nuit, ils prirent la route vers le nord.

La même scène se répétant dans tous les bourgs du sud-ouest, les routes furent vite encombrées, et pour quelques imprudents pressés de manifester d'autant plus ostensiblement leurs convictions patriotiques qu'ils les avaient soigneusement dissimulées jusque là, le danger vint pour

tous de quelques exactions. On ne pouvait pourtant pas savoir qu'une de ces troupes allait bientôt s'arrêter en chemin ; dans un village tout à fait ordinaire, du nom d'ORADOUR.

Un peu plus tard, FRONTON s'anima.

Une première alerte avait pris pour cible la Gendarmerie, qui se réveilla un matin cernée par les allemands. Raoul avait pris quelques précautions qui se révélèrent heureuses. Il avait placé armes et munitions clandestines dans un sac de jute, qu'il avait suspendu par une simple corde dans la citerne du jardin, une lame de rasoir à proximité immédiate. D'un simple geste, il aurait pu ainsi noyer le tout. Sa mitraillette, était cependant restée dans l'appartement ; il la cacha, démontée, sous la grille du four de la grosse cuisinière à charbon. Il n'eut ni à noyer le sac, ni à ouvrir le four. La perquisition des allemands fut plus spectaculaire que minutieuse ; privilégiant la hâte de rejoindre le gros de leur troupe à la curiosité, après quelques éclats verbaux d'intimidation, ils s'empressèrent de disparaître.

Peu de temps après, une de leurs colonnes tomba, près de VILLAUDRIC, sur Alain de FALGUIERES qui, tentant de leur échapper, cala le moteur de son véhicule ; il fut abattu sur le champ. Pour faire bonne mesure, les allemands poussèrent jusqu'au centre du village où, à la sortie du Café, ils massacrèrent une vingtaine d'hommes. Les malheureux s'y étaient réunis, comme ils le faisaient chaque dimanche, pour simplement jouer aux cartes.

A l'entrée de FRONTON, ils surprirent Monsieur MULLER à quelques dizaines de mètres de la cabine de cinéma dont il était l'opérateur passionné et le fusillèrent.

Sur la lancée de ces sinistres événements, Raoul participa à la libération de TOULOUSE, et plus particulièrement à l'occupation de la gare Matabiau. Cela lui valut de porter un drapeau dans le premier défilé officiel qui suivit.

Ce fut, strictement, sa seule récompense et il n'est pas exclu qu'il en conçût, par la suite, plus qu'un simple ressentiment.

Au delà des émotions, les vacances apportèrent à André les doses d'hémoglobines qui lui avaient fait défaut. Les meilleurs hospices accompagnaient donc la rentrée.

Des fenêtres du dortoir, la prison Saint Michel n'avait pas changé. Elle ne tirait aucune gloire particulière des circonstances de sa libération, qui fut l'œuvre d'André MALRAUX lui même, qui y était alors incarcéré.

Le ravitaillement était toujours aussi difficile ; les autorités y palliaient par la distribution de gâteaux secs vitaminés. Au collège, les rations étaient préparées par les internes ; pour ces travaux, il ne manquait pas de volontaires, qui s'équipaient de pantalons de golf afin de pouvoir en remplir les jambes jusqu'à la ceinture.

Fidèle à son engagement concernant la sport, André prit sa première licence, pour pratiquer le basket, discipline qui lui paraissait pouvoir s'accommoder de la maladresse de ses pieds et de son souci d'éviter tout excès d'engagement par trop contondant, ce qui éliminait tout de suite à la fois le Football et le Rugby.

Dans la même logique, il apprit à nager, à la piscine municipale, avec le concierge. Il est vrai que Monsieur JANY avait été promu moniteur dès que son fils Alex, qui promenait ordinairement sa grande carcasse lymphatique dans une classe voisine, avait l'été précédent remporté le championnat de France. On ne sait pas ce que devint Monsieur JANY lorsque Alex fut champion d'Europe ; mais il s'arrêta sûrement là, le championnat du monde n'ayant été créé que près de trente ans plus tard !

Cette année là l'été vint vite. Il n'est même pas faux d'affirmer qu'il commença dès le 8 mai, avec la signature de l'armistice.

La nouvelle était arrivée dans la salle d'étude par le journal que le surveillant lui même, violant les plus élémentaires règles de la discipline, y avait brandi à bout de bras. Le collège eut aussitôt quartier libre. Pour aller jusqu'à FRONTON, on ne put trouver que deux bicyclettes pour quatre. André fit ainsi trente kilomètres assis sur un cadre, ce qui marqua l'événement d'un énorme hématome en travers de ses fesses.

Il restait, pour terminer l'année, à procéder à un choix fondamental. C'est en quatrième en effet que débutaient les deux grandes filières que proposait le collège et qui conduisaient, l'une au baccalauréat, l'autre au concours d'entrée à l'école des Arts et Métiers. Ici, la voie des Grandes Ecoles était inconnue. C'était l'affaire du Lycée ; un autre monde.

Dans la famille, bien que personne ne l'eut jamais encore obtenu, ni même probablement jamais tenté, on connaissait le baccalauréat ; il avait encore une assez glorieuse réputation. Les Arts et Métiers ? Qu'es aquo ? Ce devait être bien, puisque les études étaient réputées plus difficiles que celles conduisant au bac et puisque les meilleurs élèves, les matheux principalement, les choisissaient. C'est du moins ce que disaient les copains un peu plus anciens, les professeurs, et aussi Monsieur VAYSSIE, le surveillant général dont l'autorité était incontestable.

C'est ainsi qu'André, à moins de treize ans, opta presque seul pour une voie qui déterminait définitivement sa carrière et dont il ignorait quasi totalement les arcanes et les débouchés. Ces études incluaient des cours d'Atelier et une dernière option devait être enfin choisie : Fer ou Bois ? La menuiserie était un local plus clair que l'atelier de mécanique ; l'ambiance y était plus chaude, le professeur plus sympathique et...les outils gratuits. Des arguments décisifs, bien sûr, pour fonder le meilleur choix !

Sans être d'une extraordinaire densité, les cinq ans qui suivirent furent de ceux qui portent discrètement les germes des plus grands changements.

Dans l'environnement immédiat, tout d'abord, la guerre disparut. Pas brutalement, bien sûr. Puisque c'était l'été, on le vit à la résurgence des baloches¹ qui, ouvrant le bal traditionnel sur l'immense succès de Jacques HELIAN, "Une fleur de Paris", n'en ressortirent pas moins, pour la dernière fois sans doute sur les places publiques, le quadrille des lanciers !

On le vit à la renaissance des transports en commun, où certes les banquettes en bois de la troisième classe pouvaient encore apparaître comme un luxe, et à l'apparition des toutes nouvelles automobiles que furent les Peugeot 203, avec leur surprenant "cul de poule", et les 4CV Renault, dont la silhouette rappelait plus celle d'une grenouille que celle d'un roadster d'avant guerre.

On le vit encore plus rapidement au retour des joutes politiques, magnifiées par quatre ans d'abstinence et où le clinquant des acteurs paraissait d'autant plus ostensible que leurs professions de foi manquaient de racines dans la période qui venait de s'achever.

On le vécut, enfin, par un lent glissement vers les délices d'une normalité retrouvée.

Fort sans doute de ses nombreuses lectures de l'été, qui avaient épuisé la bibliothèque communale de PUYLAUSIC, fort aussi de quelques facilités de mémoire et peut être de quelques dons en mathématiques, en fin de troisième, André empocha sans aucune douleur un vague brevet technique dont il oubliera totalement l'existence et le Brevet Élémentaire. Rien, somme toutes, que d'assez naturel lorsque, de surcroît, il pouvait disposer de professeurs de qualité.

Si les élèves avaient procédé à un classement des professeurs, sans aucun doute possible, Monsieur POMMES, le professeur de mathématiques, aurait été classé d'assez loin en tête. Personne, comme lui, n'avait le souci, puis la fierté, de la réussite de ses ouailles. Un de ses anciens était un jour venu le saluer dans la classe même où il exerçait, et probablement le remercier. Du haut de son estrade, il le présenta à tous les élèves, avec beaucoup de solennité :

- Je vous présente Monsieur MARVILLE. Il était dans cette classe il y a cinq ans, à votre place. Il est aujourd'hui ingénieur, bien sûr...

Comme si on avait pu en douter !

Monsieur POMMES déroulait ses cours comme un rouleau compresseur. Il assommait les élèves sous un flot de devoirs qu'il ne manquait pas cependant de contrôler par des sondages rapides, judicieux et efficaces :

- Prenez vos cahiers de textes. Notez. Pour lundi, vous ferez page 17 les exercices 7, 8, 9, 11... 16, 17, 18... 21... jusqu'à 32. Monsieur BELOT, on a deux minutes avant de partir, au tableau...

Il pratiquait sans état d'âme un élitisme parfaitement déterminé, qui lui assurait certainement d'excellents résultats, dont se satisfaisaient

¹ Fêtes locales

également la Direction du collège et les élèves eux-mêmes. Car les élus étaient sérieusement mis à l'ouvrage, ayant à se relayer au tableau noir pour assumer en quelque sorte le spectacle permanent d'interminables interrogations.

Autant la personnalité de Monsieur POMMES faisait qu'il envahissait la salle de classe de sa massive présence, l'occupait toute entière, mobilisait les élèves dès que les rangs se formaient avant que commencent les cours et bien après qu'ils se terminent, autant celle de Monsieur FLANDRIN, le professeur de français, était d'une délicate discrétion. Amoureux de la langue française, il sacrifiait moins au programme officiel qu'à l'architecture des phrases et à la précision des mots. Heureux de faire plaisir, c'est avec un ravissement non dissimulé qu'il lisait à l'ensemble de la classe les meilleurs passages des copies de ses élèves, mais il vivait dans l'angoisse d'avoir à sévir; il n'eut jamais à la faire, son autorité procédant de sa compétence respectée.

Monsieur PECOT était le maître de menuiserie; il s'attachait tellement à ses poulains, dont André était, qu'il n'hésita pas à reculer d'un an une retraite que son statut particulier lui aurait permis de prendre, uniquement pour pouvoir l'accompagner jusqu'à son admission aux Arts et Métiers.

L'anglais était enseigné par Monsieur CHAUDRUC ; André lui doit, en la matière, les fondements de ses insuffisances. Non pas tellement parce que, toulousain d'origine, il l'enseignait avec l'accent des capitouls, mais parce qu'en six ans, il ne l'interrogea pas plus d'une dizaine de fois. Ce n'était pourtant pas faute de l'avoir voulu, même de fort nombreuses fois ; mais, incapable de faire la différence entre les deux VERDIER de la classe, tout en désignant du regard André, il prononçait invariablement le nom de Louis. Encore plus fier de son assurance que dépit de ses erreurs, il ne se reprit jamais.

Cela créa entre eux un contentieux moral qui connut un épisode original. André se trompa un jour dans la correction d'une interrogation écrite minute, qui consistait à traduire dans un premier temps sur une demi feuille dix mots que Monsieur CHAUDRUC dictait en anglais, puis, dans un deuxième temps, à corriger l'épreuve d'un camarade. Identifié par le lésé, André écopa de vingt-cinq lignes. Par un enchaînement dû à l'entêtement de l'un à ne point vouloir les faire, à la persistance de l'autre à vouloir les obtenir et à l'application automatique d'une règle exponentielle, en moins d'un mois, le nombre de lignes monta jusqu'à deux cents. Le Directeur du collège, appelé en appel, trancha en ajoutant au pensum un dimanche de retenue ; ce qui valut à André, qui venait alors d'avoir ses dix-sept ans, de renouer dans la dignité, et peut être avec un certain aura, avec la promenade des gamins. Car ainsi, des deux côtés, l'honneur était sauf.

Avec un tel encadrement, la trajectoire vers les examens pouvait prendre l'allure d'une voir tranquille, sinon royale.

Le piment vint d'un défi des meilleurs copains, ceux qui formaient la bande rapprochée, les inséparables : Yves ROUCH de LEGUEVIN, André BURGAUD d'AGEN et Yves DUFFAUT de SAMATAN lequel, après une brillante carrière de troisième ligne à AGEN puis au PUC, terminera dentiste dans la région parisienne.

- T'es pas capable de passer le bac en juin...

- Chiche...

On était en seconde.

André se présenta donc au premier bac, en candidat libre, avec un an d'avance. En juillet, aucun des examinateurs - qui sortaient déjà d'une longue grève ayant fait espérer la suppression des épreuves orales - n'apprécia la vaillance du défi, et l'issue de l'examen en resta un moment incertaine.

Raoul obtint du Député Maire de FRONTON, enseignant par ailleurs, qu'il s'y intéresse, escomptant peut être naïvement une intervention discrète mais favorable. A supposer qu'il intervint vraiment, il ne fit que la preuve des limites de ses influences et André n'obtint son diplôme qu'après la cession de rattrapage de septembre.

L'opération aurait été quasiment inutile si elle ne s'était pas répétée, dans une stricte homothétie, l'année suivante. Cette fois, à l'oral, les difficultés ne vinrent pas seulement de l'examineur de Philo, qui ne fit que sanctionner à sa juste valeur un bagage de bachotage, acquis dans les toutes dernières heures. Il vint aussi de l'examineur de Math, qui refusa tout net une démonstration fondée sur les intégrales, au prétexte que celles-ci ne figuraient pas au programme. La situation étant en conséquence désespérée, et nourri de l'expérience du Député, Raoul préféra faire appel à quelque appariteur de rencontre qui se portait fort d'une influence certaine. Le résultat fut identique au précédent, et l'oral de septembre, une nouvelle fois, permit le rattrapage.

Le Directeur et les professeurs du collège, à parler franc, furent de leur côté loin d'applaudir à ces résultats mitigés, au moins autant en raison de l'absence de mentions qu'ils attendaient et qui les auraient flattés que du fait qu'ils échappaient, complètement, au palmarès officiel de l'école.